

FRANZ SCHÜRCH

COMÉDIE

roman



LE QUARTANIER

PREMIÈRE PARTIE

L'hiver

*Où deux futurs amants
rencontrent des obstacles concrets*

E LLE ET LUI arrivèrent au mur : par bonheur il y avait une porte. Viens, lui dit-il, viens dans mon endroit. Elle le regarda, surprise. Il lui serra la main. Comment ça, ton endroit, dit-elle, ce n'est pas un endroit, c'est un café. Il feignit un ton sérieux pour lui dire, alors qu'elle se moquait déjà de ce ton sérieux : C'est un endroit avant d'être un café. Elle roula les yeux puis, entrée dans l'endroit désert, se retourna d'un mouvement vif. Lui se brouillait avec ses clés refermant la porte derrière eux. Elle déclara qu'il se montrait bien possessif en parlant d'un café comme de son endroit. Non, répondit-il, quand je dis mon endroit, au contraire, c'est plutôt de la façon dont on dirait c'est mon maître. Elle rit. Que c'est dur de travailler, dit-elle. Elle croyait qu'il se plaignait d'être attaché. Il protesta : Je suis content de mon endroit, un maître n'est pas toujours une erreur. Vraiment ? dit-elle. Du moins si c'est un endroit, dit-il. Il faut bien être quelque part : on est toujours l'esclave de l'espace. Il rigolait ; elle avait gagné le derrière du

comptoir et fouillait partout. Lui restait gêné entre deux grandes tables. Les meubles dans ce café étaient immenses : les tables, rondes et massives, s'écrasaient les unes sur les autres, se contrariaient mutuellement dans leurs ambitions et laissaient peu de place aux chaises, si chargées d'ornements qu'elles donnaient l'impression que des gens assis dessus seraient de trop. Les rayons du soleil au travers de la fenêtre lui chauffaient la nuque. Tant pour se rapprocher d'elle que pour se protéger, il s'installa sur une des chaises hautes, osant joindre sa personne au désordre de leur dessin immense. Peu sûr de son équilibre, il cherchait à deviner ce qu'elle trafiquait derrière le comptoir. Elle sortit la tête et demanda si elle avait le droit de faire du café. Bien sûr, dit-il, sais-tu comment fonctionnent ces machines ? Je trouverai bien, dit-elle, décrochant la poignée. Il n'était pas sans inquiétude, mais souhaitait l'observer : les mouvements précis mais improvisés qu'elle exécutait lui paraissaient irréels. Elle se retira enfin de derrière le comptoir, tenant deux tasses de café, avança doucement, en posa une devant lui, l'autre près d'elle, s'assit. Elle but par petits gestes, le regardant, et se brûla à la première gorgée. Il prit aussi une gorgée de café brûlant, assis qu'il était devant la table ronde, retranché derrière ces meubles gigantesques, défait par la géométrie. Elle reposa sa tasse, le fixa dans les yeux sans cligner, se leva, gênée par les bras de la chaise, alla vers lui d'un pas décidé et, contournant la table, lui donna un coup de pied de son soulier

pointu sur le tibia. Il cria, interdit. Elle le défia du regard. Il se plaignit, n'ayant déjà plus très mal, pour faire l'intéressant, descendit de sa chaise et recula encore, mimant la terreur. Comme tu es mauvaise, dit-il. Et il courut se cacher derrière le bar. Elle le guettait, jouant la menace, pliant les genoux comme un animal qui chasse : Ah, dit-elle, tu te crois dans une forteresse, tu penses pouvoir m'échapper derrière un comptoir ? Je ne pense rien de tel, tu connais mon réalisme, et puis je ne suis même pas encore sûr de vouloir t'échapper, mais pourquoi tant de violence ? Elle donnait des coups de pied à répétition dans le meuble qui les séparait. Pourquoi tant de violence, dit-il, en haussant le ton. Pourquoi tant de violence ? répondit-elle encore plus fort, c'est toi qui me demandes ça ? Oui, insista-t-il, désespéré. Elle alla s'asseoir sur la chaise la plus éloignée de lui, l'œil provocateur et distant : Alors viens, réconcilions-nous. Prompt à lui obéir, secoué par ce qui lui avait paru une accusation, il franchit l'espace qui les séparait. Il s'assit lentement, tira la chaise immense pour passer ses jambes, qu'il croisa, puis, se redressant, lui demanda : Que me veux-tu et qu'ai-je donc fait pour que tu m'accuses de violence ? Elle ne dit rien. Elle était assise sur une chaise de café et pensait qu'il faisait chaud. Elle avait raison : c'était à cause des machines à chauffer qui soufflaient trop fort : c'était l'hiver. Qui es-tu ? dit-elle. La question produisit sur son visage une étrange moue, qui se dissipa, puis il sourit de façon angélique : Que veux-tu que je sois ?

COMÉDIE

Quelle drôle de question. Qui es-tu ? dit-elle, agressive. Je ne suis rien, répondit-il, je suis là. Quelle bêtise, répondit-elle, on m'avait dit que tu étais brillant ; tu réponds mal. Il sourit de façon plus angélique encore. Je ne cherche pas à répondre : je suis bien malheureux de ne pas savoir te plaire, mais je ne comprends pas. Force-toi, dit-elle, trouve quelque chose. Je suis perplexe, dit-il, tu me bouscules depuis un moment. Tu le vois bien, je cherche : je me regarde, les genoux, le ventre, je te regarde, toi, j'appelle au secours de toutes les manières possibles : comment voudrais-tu que je sache qui je suis ? Je... je suis celui qui voudrait quelque chose de toi. Qui voudrait quoi ? dit-elle. Je n'en suis pas certain, dit-il. Peut-être suis-je celui qui voudrait être dehors avec toi. Elle éclata de rire : Ne me voulais-tu pas dans ton endroit ? À présent, tu nous veux dehors ? Ça tombe mal, c'est l'hiver aujourd'hui. Je sais bien, dit-il. C'est donc que tu n'es rien en attendant l'été, dit-elle. Peut-être, répondit-il. Elle était assise de l'autre côté d'une table. Séparée de lui par cet objet, elle se sentait déformée. Lui aussi n'éprouvait plus l'espace qu'exagéré par les meubles. Elle ne disait rien depuis un moment, lorsqu'elle entreprit de grimper sur la table, dont l'étendue soudainement parut utile, d'une main d'abord, puis de l'autre, puis d'un genou sur la force duquel s'appuya le second, les articulations roulant l'une après l'autre comme celles d'une machine ou d'un animal, elle avançait sur la table, puis se dressa, debout, immense, pareille au mobilier dont la grandeur, même à terre,

causait le vertige. Il ne se souvint jamais du détail de l'enchaînement des causes entre cette apparition hiératique et l'instant où leurs visages se rapprochèrent, mais il se rappelait les cheveux qui avaient chatouillé son œil ou sa joue, le nez qui s'était écrasé sur le sien, la langue introduite dans sa bouche et leurs visages échangés.

Le café était fermé. C'était jour de congé. L'heure devait marquer midi ou quatorze, elle et lui ne savaient pas, mais le soleil était haut et brillant. Son t-shirt noir brûlait encore contre son dos. Ce n'est pas l'été, dit-il, mais le soleil tape si fort dans cette vitre qu'on le croirait. Il lui sourit d'un air joyeux, colla à nouveau ses lèvres aux siennes. Ne restons pas ici, dit-il, quand elle eut interrompu le baiser, allons dehors, il y a un grand parc pas loin qui mérite d'être vu. Mais on gèle terriblement de l'autre côté de cette vitre. Oui, dit-il. Et tu voudrais aller avec moi geler dans un parc ? demanda-t-elle. Oui, dit-il, presque. Allons-y, alors, monsieur l'approximatif. Comme tu es méchante, dit-il, je ne voulais pas dire presque, je voulais dire surtout. Il lui tendit la main, elle la prit, il ferma à clé la porte du café.

Cette porte donnait sur la rue Guizot. Pour se rendre au parc, il était possible ensuite, vers le sud, d'emprunter Saint-Laurent, ou bien de descendre Drolet, De Gaspé, Henri-Julien, Casgrain ou Saint-Dominique, toutes parallèles, pour rejoindre le parc en passant par la rue au nom le plus signifiant du quartier, Jarry, car c'était le nom du parc le plus grand,

ainsi que celui de la station de métro la plus proche. Il lui exposa rapidement ces choix. Au fond, c'était indifférent : Toutes les rues ici mènent au même endroit, prétendit-il. Serait-ce que ton endroit s'étend partout ? se moqua-t-elle. Lui se renfrogna. Ce serait plus drôle de marcher sur Drolet, dit-elle. La blague usée lui arracha un soupir. Marchant sur le trottoir parmi les amoncellements de neige, il pensait au moment où elle avait gravi la table du café. Tous deux se taisaient. Il voyait qu'elle était mal à l'aise. Il s'efforçait de comprendre, se la représentant dans la position qu'elle avait prise alors. Il ne put s'empêcher de penser qu'elle avait eu quelque chose d'un insecte. Ses gestes lui avaient paru inhabituels, et cette manière de bouger en roulant les articulations des épaules et des hanches accentuait ses os et figurait pour lui un être dont le squelette est à l'extérieur du corps plutôt qu'à l'intérieur. Il s'aperçut que cette idée eût pu le dégoûter d'elle, et il rit à part lui. Cet instant traçait une frontière entre le dégoût et la joie et décidait de la possibilité d'un amour. Il choisit d'aimer franchement les squelettes. Il l'observa qui marchait devant et fut surpris de la découvrir charnue. Elle était habillée d'un manteau épais, mais son pantalon serré soulignait ses fesses, ses genoux et même le tendon près de son talon. On devinait ses épaules sous son manteau. Il rit tout haut en la rattrapant, s'efforça de garder l'équilibre, tantôt glissant sur un morceau de glace vive, tantôt sautillant entre les tas de neige glacée et granuleuse. Elle lui demanda

pourquoi il avait ri. Sans lui répondre, il éclata d'un rire qu'elle trouva gentil. Il se dit qu'elle était belle dans sa façon d'organiser sa chair avec ses os et son manteau ; il accéléra le pas, et tous deux glissèrent ensemble presque comme s'ils avaient des patins.

Après cette charmante bataille livrée au trottoir, dont la nature s'était réemparée par l'hiver, elle et lui furent au croisement des rues Jarry et Saint-Laurent. C'était au sud-ouest de ce croisement que débutait le parc. Le parc Jarry était grand comme un quart de quartier. Depuis son arête orientale, on aurait pu tracer quatre rues différentes entre chacune desquelles se seraient entassées presque trente bâtisses. Sur la largeur, en suivant la régularité du quartier, on eût ajouté dix rues ; il eût sans doute été possible de construire deux mille immeubles sur ce parc, et comme il était d'usage dans ce secteur de bâtir sur trois étages, on eût obtenu six mille demeures, voire davantage, qui auraient logé dix mille personnes. L'entreprise immobilière avait été rejetée cependant, on lui avait préféré une mobilité générale, celle des lenteurs naturelles et humaines, inconstantes, agitées, toutes renouvelables et encadrées là.

Au coin des rues Saint-Laurent et Jarry, dissimulé par les voitures, les bâtiments et les circulations, l'espace du parc demeurait invisible. Il s'entamait pourtant tout près. Des déplacements effrénés de voitures et de pieds, de desseins croisés, pressés d'aller partout ailleurs qu'au parc, offusquaient son accès. Elle et lui suivirent les feux, contournèrent la diagonale qui

COMÉDIE

les aurait menés directement à destination, empruntant l'angle droit réservé à la circulation piétonne. Le secret restait entier. L'été, cette zone du parc présentait une surface de sable dérangée ici et là par quelques pousses de gazon, vestiges d'un terrain de baseball; une grande cage dressée pour arrêter les balles en faisait foi. L'hiver, on ne voyait que la cage. Pénétrant dans ce parc depuis cet angle, on gravissait une pente légère, ce qui ne favorise pas, comme on sait, la vision au loin. On pouvait penser que tout s'arrêtait là : l'horizon, derrière l'ancien terrain de baseball, était barré par une clôture de grands cèdres d'un côté, par des terrains de basket de l'autre. Lui, connaissant le lieu pour l'avoir traversé maintes fois, savait qu'il y avait plus; il l'entraîna, elle, au-delà des arbres. Ils fermèrent les yeux et s'élançèrent ensemble, passant sous les branches, protégeant leurs visages, se pliant pour ne pas heurter leurs têtes, puis ouvrant les yeux, ils commencèrent à deviner, libérés des haies, l'étendue vaste du parc Jarry. Quand on y arrive d'un coup, sans y prendre garde, pensa-t-il en se tournant vers elle, on ne peut pas dire que ça coupe le souffle, il faudrait dire que ça le donne, un peu comme quand on sort de l'eau après avoir eu peur de ne plus respirer; en fait, se dit-il, c'est peut-être comme quand on débouche sur la mer sans l'avoir prévue derrière une colline ou une rangée d'arbres. C'est une mer, ton parc, dit-elle, s'essayant à courir sur la neige dure. Elle enfonçait profondément, jusque par-dessus les bottes. Il rit et courut aussi. Elle et lui venaient d'entrer dans

Première partie — L'hiver

l'étendue de neige immense au milieu du parc. Deux arbres isolés s'y dressaient, pas tout à fait au centre du grand espace vide, du trou dans la ville, deux arbres en retrait, et un surtout, très grand, auquel une couronne penchée conférait une élégance étrange, surtout l'hiver quand, faute de feuilles, ses branches ressemblaient à des os. Elle et lui se tenaient au milieu du parc, pas trop près l'un de l'autre. Ils ne pensaient ni l'un ni l'autre à se toucher, à se prendre, à s'embrasser. Quel beau trou que ce Jarry, dit-elle. Il lui sourit, songea à ce vide, à son centre et à la mer. Il pensait que vide ne convenait pas, qu'il ne s'agissait pas de vide, mais de plein. Quand on survient devant la mer, ce n'est pas un vide : la mer remplit tout d'un seul coup comme le trou du parc Jarry. Plein, oui, se dit-il, mais il n'était pas sûr de comprendre ce que ça signifiait. Il ne savait pas ce qu'elle pensait. Elle et lui se tenaient au milieu du grand trou du parc Jarry et considéraient le grand arbre élégant qui n'était pas exactement au centre du parc, qui, tout grand et fort de sa tenue d'arbre penché, paraissait en équilibre sur le trou. Elle et lui demeuraient loin l'un de l'autre à voir ça : la neige, l'air, le soleil, l'après-midi, la ville, tout ce dont la clarté brûle plus que d'habitude quand on est au centre d'un grand trou comme celui du parc Jarry.

Le nom

NICOLE persiste à cacher son nom à Nicolas. Mais pourquoi le nom de Nicolas n'est-il pas plus faux que le sien ? Sa meilleure amie a programmé leur rencontre. Tout dans ça l'irrite. Mais elle a quitté son bureau à une heure inacceptable pour aller rejoindre le gars. Nicole pense qu'elle est un peu trop dure dans ses relations, alors pour travailler sur elle-même, comme on dit, elle a consenti à ce mariage arrangé. Elle et lui se sont vus quelques fois avant aujourd'hui en des hasards semi-construits par son amie. Elle ne l'a pas trouvé vilain (elle aime employer des expressions désuètes), mais il parle peu, pense-t-elle, et a souvent l'air absent.

Cette fois, il lui a donné rendez-vous à un coin de rue, et ils doivent marcher ensemble sur le trottoir. Cette marche les mène près d'un mur. Elle n'est pas sûre d'aimer sa vie en ce moment.

*Où une amie
en pousse une autre
vers un gars*

E LLE, C'EST-À-DIRE celle près de laquelle nous avons découvert un garçon embrassé derrière une immense table, eut quelques semaines auparavant, avec son amie préférée, la conversation suivante :

Quoi ? Tu veux me faire rencontrer un gars ?

Oui.

Pourquoi ?

Parce que je pense que c'est une bonne idée.

Vraiment ?

Oui.

Je ne suis pas sûre d'avoir besoin d'un gars.

Ce serait bon que tu tombes un peu amoureuse.

Ça fait longtemps.

Avec n'importe qui ?

Non, avec lui.

Il faut que je tombe amoureuse de lui ? Lui spécialement ?

Oui.

Pourquoi ?

COMÉDIE

Parce que tu te perds dans tes discours.
Mes discours ?
Oui, tu travailles trop et ne penses qu'aux mots.
Tu dis ça depuis dix ans.
Ce n'était pas pareil avant le droit. Tu t'es mise à
ne plus penser qu'à des mots qui te déplaisent.
Et pourquoi m'intéresserais-je à ses mots à lui ?
Pas à ses mots, à lui.
C'est la même chose
Peut-être pas.
Arrête. Alors pourquoi l'aimerais-je, lui ?
Je te l'ai dit : parce qu'il est spécial.
Qu'est-ce que ça signifie, spécial ?
Spécial signifie spécial. Tu vois ce que je veux dire,
tu t'enfermes dans les mots.
Tu m'énerves. Va donc tomber amoureuse toi-même.
Non.
Et pourquoi pas ?
Pas de lui en tout cas.
Pourquoi pas ?
Parce qu'il est pour toi.
Et si je n'ai pas envie d'être amoureuse.
C'est impossible.
Pourquoi ? Parce que je suis une femme ?
Non, parce que tu es une humaine.
Je n'en suis pas toujours sûre.
Encore des mots.
Être amoureuse, ça me mettrait bien des mots
dans la tête.

Première partie — L'hiver

Si tu ne veux pas tomber amoureuse, tu pourrais au moins lui faire l'amour.

Pour ça, je n'ai pas besoin de ton gars, je n'ai qu'à sourire dans la rue.

Ne fais pas semblant. Tu n'es pas une cheminée.

Les cheminées ne font pas l'amour. Mais pourquoi veux-tu donc m'attribuer ce gars ?

Parce qu'il est amoureux.

S'il est déjà amoureux, qu'ai-je à y voir ?

Non, pas amoureux d'une autre. C'est curieux : il a l'air amoureux en général.

Et tu veux me faire rencontrer ça, un amoureux général ?

Oui

Et d'où le connais-tu ?

Un ami à moi est son ami.

Quel ami ?

Tu ne le connais pas.

Comment s'appelle cet ami ?

Il a un drôle de nom.

Un drôle de nom ?

Oui, il s'appelle Roche.

Roche quoi ?

Warner-Alexander Roche.

Warner-Alexander Roche ?

Oui, ses initiales font W.A.R. : il voudrait qu'on l'appelle WAR, mais ses amis l'appellent Croche ou même Roach, comme on dit coquerelle en anglais.

C'est bien fait. Et ce Roche, comment le connais-tu ?

COMÉDIE

Je l'ai croisé souvent; on dirait qu'il est partout.
Il est un peu plus vieux.

Qu'est-ce qu'il fait dans la vie?

Il joue du violon et vend de l'alcool.

Professionnellement?

Plus ou moins.

Comment ça?

Tu lui demanderas, je te le présenterai aussi.

Tu veux me faire rencontrer deux gars, maintenant?

Non, je veux te faire rencontrer l'autre, l'amoureux, mais ils sont parfois ensemble.

Et l'amoureux, lui, comment s'appelle-t-il?

Nicolas.

Hum, Nicolas quoi?

Nicolas Roi.

Es-tu sérieuse?

Absolument.

Et comment est-il amoureux, qu'est-ce que tu veux dire?

Comment amoureux? Je te l'ai dit, en général.

Tu veux dire abstrait? Qui veut d'un amoureux abstrait?

Encore tes mots!

Moi, je m'enfarge dans les mots, tandis que toi...

Je veux dire qu'il brille.

Brille comment?

Brille comme on brille.

Pardon?

Brille comme la joie.

Première partie — L'hiver

Et tu veux que j'aime ça ?

Oh, oui, je le veux.

Comme tu es conne.

Les deux amies sortirent. Elles quittaient un café dans lequel les murs, les chaises et les personnes étaient léchés comme une peinture d'un réalisme moderne. Dehors, elles eurent l'impression qu'il faisait si froid que cela avait cassé le dessin. Elles se serrèrent l'une contre l'autre, chacune grelottant dans son manteau trop mince. Leur tête, leurs pieds et leurs doigts étaient saisis par la température. Elles coururent pour se réchauffer.

Quel soleil.

Oui, mais comme on gèle.

Je n'ai jamais vu une lumière pareille, même à la mer.

Elles coururent longtemps, jusqu'à ce qu'elles suent et, après s'être arrêtées et avoir sauté sur place en se dégelant l'une contre l'autre du mieux qu'elles purent, elles montèrent dans un autobus.

Alors, veux-tu le voir ?

Mais quelle bizarrerie, que t'a-t-il fait, ce gars, pour que tu veuilles t'en faire une mission ?

Mais c'est toi, ma mission.

Tu dis des folies.

Je n'en suis pas sûre.

Comme tu es conne.

Tu sais bien que c'est parce que je t'aime.